

Les dépenses du gouvernement, à la petite blague de \$90.000, plus de quatre cent cinquante-mille francs—près d'un demi-million—! Les dépenses des citoyens du district de Colombie, par souscriptions, Deux millions quatre-cent-sept-mille dollars. Douze millions trente-cinq mille francs !...

Où est-elle, la charrue de Cincinnatus ?...

Un de mes bons amis me disait, tandis que nous venions de rappeler quantité de faits dégradants des anciens Romains : combats de gladiateurs, jeux de cirque, etc., cet ami me disait :

—Nous n'en sommes plus là, heureusement ! et la barbarie est bien loin de nous !

—Pensez-vous ? lui dis-je. Et les Turcs ?...

—Oh ! c'est au loin, cela, en Asie !

—Et les Français ?

—Comment cela ?

—Ignorez-vous donc la barbarie de nos frères d'outre-mer, dans leurs courses de taureaux, à Nîmes, en pleine France, en plein XIXe siècle, aujourd'hui, maintenant ?

Aujourd'hui, je découpe ceci et le dédie à mon excellent ami et autres âmes sensibles s'imaginant que... la barbarie est loin de nous. Je ne fais aucun commentaire :

Toreon (Mexique), 4 mars 1897.—Lors du combat de taureaux, qui a eu lieu lundi, à Durango, quatre hommes ont été tués par les taureaux. 3.000 personnes environ assistaient au spectacle et ont, avec enthousiasme, acclamé les taureaux. Six chevaux ont aussi été tués et huit taureaux massacrés dans l'arène.

Une triste nouvelle nous arrive : Madame Arthur Dansereau, épouse de notre sympathique directeur des postes de Montréal, vient de rendre son âme à Dieu. C'est un coup terrible pour notre si estimé confrère : nous le prions de croire que nous n'oublions point l'âme de sa chère compagne. Nous ne pourrions lui offrir d'autre consolation que celle de pleurer avec lui.

RODOLPHE LE FORT.

L'HIVER

La vaste salle de récréation nous offre le tableau imposant d'une véritable salle d'artillerie : on est au moment de partir pour une longue course en raquettes ; le temps est, on ne peut plus favorable ; une légère couche de neige nouvellement tombée va faciliter cette excursion si désirée et depuis si longtemps projetée.

Déjà plusieurs élèves ont jeté un dernier coup d'œil sur leurs chaussures glissantes, et se montrent impatients de se mettre en route. Ils sortent enfin, chaudement enveloppés dans de longues pelisses en laine, et se répan lent avec une folle gaité sur la plaine blanche, qui conserve longtemps encore l'empreinte de leurs pas. Tous les visages sont rayonnants ; ils sont emportés dans une course vertigineuse et l'on entend, là-bas, sur le penchant de la colline recouverte de givre, leur causerie enthousiaste. La promenade sera agréable, je puis l'assurer d'avance.

L'hiver, à cause de sa température saine et vivifiante, est la saison par excellence des jeux et de l'étude. C'est la saison des amusements ; oui, certes, quel temps peut être comparé à la saison des glaces pour fournir à des écoliers, amis des jeux, des divertissements aussi variés qu'agréables ?

Voyez cette troupe joyeuse d'enfants voltiger, pour ainsi dire, sur leurs patins. Ils s'éloignent tantôt avec toute la vitesse d'un jeune coursier à qui l'on a abandonné les rênes, tantôt dans un gracieux balancement semblable au vol paisible des joyeuses hirondelles rasant la surface unie d'un étang. Ici, c'est une course entre deux champions ; là, ce sont des mouvements de fantaisie.

Que sont les amusements d'été si on les compare à ceux de l'hiver ? Quel changement ! Quelle désagréable transition ! Je vois ce jeune joueur se rendre méconnaissable par une obstination invincible à lancer le ballon ou à frapper la balle. Il est couvert de sueur, ses membres sont agités, et s'il s'arrête, une mortelle lassitude va envahir son corps.

Que sont le *base-ball*, le croquet, le ballon, quand nous pouvons disposer de légères raquettes, de rapides patins et de glissoires entraînantes ? En été une chaleur suffocante est cause que les joueurs s'obstinent quelquefois à ne pas contribuer aux jeux : en hiver non-seulement ils n'ont pas cet obstacle, mais ils jouent plutôt par goût, ils se livrent tout entiers à cet exercice.

Mais que vois-je ? J'entends là-bas le bruit du combat. Des clameurs bruyantes, des cris confus arrivent jusqu'à nous. Dans un coin de la cour se dresse avec ses tourelles, ses créneaux et ses meurtrières une forteresse de neige qui est sur le point d'être prise d'assaut.

Ses braves défenseurs que commande un chef non moins vaillant qu'intrépide, font pleuvoir sur les assiégeants avec une bravoure admirable une grêle de boules de neige.

Ici c'est une porte qui, forcée par le courage des assaillants menace de plier sous leurs efforts inouïs ; là, c'est une charge vigoureuse exécutée par une poignée de francs-tireurs armés de l'arme commune qui aveugle les combattants et ébranle les remparts. Tantôt c'est un combat corps à corps entre les assiégeants et quelques défenseurs intrépides qui ont risqué une sortie téméraire ; tantôt c'est une canonnade foudroyante dirigée pour pratiquer une tranchée.

C'est une mêlée vive et quelquefois sanglante ; les généraux payant de leur personne se montrent au premier rang et donnent l'exemple à leurs soldats fatigués.

Enfin soit que le commandant du fort se rende à discrétion ou qu'il repousse dans une lutte héroïque les assaillants, on en vient ordinairement à dicter la paix ou à conclure une trêve, et alors les deux armées en ordre parfait opèrent leur retraite avec beaucoup d'habileté vers la salle d'étude.

Après de tels amusements, il est agréable d'entrer dans une chambre bien chauffée pour se mettre à l'étude avec plus d'ardeur qu'on n'en déploie à l'attaque ou à la défense d'un fort.

Quelle aptitude ne doivent pas apporter à l'étude des classiques ces jeunesse vaillantes encore toutes enflammées des fureurs du combat ! Leur intelligence est éveillée, leur cœur exempt de tout souci, leurs membres débarrassés d'une langueur mortelle dont la température glaciale de l'hiver contribue beaucoup à les délivrer.

Loin d'envier le sort de cet élève qui, dans les premiers jours de juin, monte à l'étude, s'étend nonchalamment sur une chaise, ouvre un livre par habitude plutôt que par goût, et finit enfin par se laisser aller aux douceurs d'un sommeil accablant plutôt que bienfaisant, ils sont heureux, satisfaits et se mettent avec plaisir à l'ouvrage quand le signal en est donné.

Aussi ne languissent-ils point comme ce jeune flâneur en train de s'aventurer dans le pays des rêves ; ils ne perdent pas un instant et l'ouvrage fond pour ainsi dire sous leurs mains.

En hiver si le froid trop intense vient parfois gêner nos mouvements, on règle à volonté la température de la chambre.

C'est en hiver surtout que nos académies sont en pleine vigueur. L'été offrait mille obstacles à ces heures si bien employées : tantôt c'était la lassitude ou une sorte d'apathie, tantôt les travaux n'étaient pas prêts. Maintenant on s'y livre de bon cœur, on s'empresse de mettre la dernière main aux travaux ; on a hâte pour ainsi dire de les soumettre au jugement de l'assemblée malgré la critique parfois sévère qui les attend.

C'est l'hiver qui nous offre encore le touchant spectacle des fêtes de Noël : toute la famille que l'été, avec tous ses besoins avait séparée, se réunit en ce jour et goûte avec bonheur les charmes du foyer. Noël, avec ses doux et suaves cantiques qui nous invitent au recueillement n'est pas moins sublime.

Plaçons d'un côté, si vous le voulez, l'été avec tout ce qu'il offre au bien physique et moral, et comparons-le à l'hiver avec tous ses charmes si toutefois l'on peut comparer ce qu'il y a de plus agréable avec ce qu'on peut trouver de plus désenchanté.

J.-H. DAIGNAULT.

ENTRE AMIS

Je ne sais quelle singulière idée m'est arrivée, chers lecteurs, mais toujours est-il que je me suis mis dans la tête, tout comme une bonne commère, de venir faire un petit bout de causerie avec vous. J'espère que vous voudrez bien m'accorder un peu votre attention ; autrement vous n'y gagneriez rien, car j'ai envie de parler, et vous savez que le meilleur moyen d'arrêter un babillard, c'est de l'écouter sans rien dire. C'est peut-être, alors, vous demander trop d'indulgence, mais, enfin, je ne serai pas long à vous ennuyer.

On dit que parfois dans la vie il se rencontre des coïncidences drôles ; (celles dont je vais vous parler n'est pas de ce genre-là ; au contraire, c'en est une très aimable). Quelques-uns, et le plus grand nombre, appellent cela un hasard ; quant à moi, esprit contradictoire qui toujours aime à dire autrement que des autres, prononcer un mot qui ne signifie rien ou peu, je me contenterai de dire que c'est... un je ne sais quoi.

Or, donc, depuis longtemps une voix douce comme un zéphire, caressante comme la brise du soir, une voix triste ou joyeuse, suivant les causes qui la faisaient vibrer, venait frapper mon oreille.

Pour l'entendre, j'avais hâte, une semaine enfiée, que l'autre s'en vint, et dès que l'on m'apportait le MONDE ILLUSTRÉ, c'est avec une vive impatience que j'en ouvrais les feuillets pour voir si un oiseau béni, (celui dont la voix tout à l'heure me réjouissait si fort) du bout de son aile divin n'y avait pas signé ce nom plein de mystère : Aimée Patrie.

Que d'émotions, alors, faisaient battre mon cœur en parcourant ces lignes ; ces lignes dictées, sans doute, par une âme magnanime, par une sublime intelligence, car les sentiments exprimés étaient nobles et les paroles attrayantes.

Ce nom d'Aimée Patrie réveillait dans mon esprit tout un monde de conjectures, et je me surprisais quelquefois (à vingt ans, c'est pardonnable,) rendu dans ce pays des rêves où de blondes ou brunes jeunes filles prennent leurs joyeux ébats.

D'autres fois, non moins hardi dans mes songes, je me demandais si cette aimable mystérieuse n'était pas mademoiselle A..., ou mademoiselle B... mais toujours après ces perquisitions, ma pensée revenait moins satisfaite que jamais.

Or, un jour que j'étais à mon bureau, très occupé à faire un calcul que la distraction m'avait obligé à recommencer pour la vingtième fois, je fus soudainement tiré de ma préoccupation par un vague pressentiment lequel me fit regarder deux aimables personnes qui venaient justement d'entrer.

L'une, très bonne cantatrice, était mademoiselle G... et l'autre c'était mademoiselle... (tiens, j'allais commettre une indiscretion !) c'était Aimée Patrie.

Mais me direz-vous, comment expliquez-vous la chose ?

Je ne le puis, chers lecteurs ; c'est par un pur... hasard, ou plutôt par un je ne sais quel concours de circonstances fortuites que cela est arrivé.

Si je n'ai fait qu'exciter votre curiosité sans la satisfaire, pardonnez-moi, charmants lecteurs, il n'y a pas de ma faute : car je suis sous le sceau du secret ; de plus, quoique je sois un inconnu pour elle, si je disais son vrai nom, je suis certain que pour le reste de mes jours, (et Dieu sait si j'en ai encore à vivre,) une plume spirituelle autant que vaillante s'acharnerait à ma poursuite ; voilà pourquoi, pour ne pas déplaire à notre bonne Aimée Patrie, je suis obligé ne m'esquiver en vous disant : Au revoir.

JULES-E. R.

Que nos efforts soient plus au moins favorisés par la vie, il faut, quand on approche du terme, être en droit de se dire : "j'ai fait ce que j'ai pu."—L. PASTEUR.

Pour le commun des mortels, la patrie c'est le lieu de leur naissance ; pour l'égoïste, c'est celui où il se trouve le mieux ; pour le prêtre, c'est celui où il peut faire le bien.—ADOLPHE HURTEAU.